

Gérard Boulet
C'est écrit dans l'histoire

Jean Obélix Lefebvre

Number 50, December 1992, January–February 1993

L'histoire qu'on lit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21605ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lefebvre, J. O. (1992). Gérard Boulet : c'est écrit dans l'histoire. *Nuit blanche*, (50), 61–67.



Charles De Gaulle et Daniel Johnson à Montréal en juillet 1967

C'EST ÉCRIT DANS L'HISTOIRE

«Sacrifiant tout le reste, j'ai seulement voulu retenir l'impact des affects émotifs qui ont marqué mon existence et lui ont donné sa forme : celle où je me reconnais et où je pense l'on pourra me reconnaître.»

Louis Althusser, *L'avenir dure longtemps*,
Stock / IMEC, 1992, p. 25.

Il y a des dates qu'on annonce, des faits marquants, des personnages évidemment historiques. L'Histoire exige même sa majuscule. C'est sur elle que nous appuierons toutes nos convictions, à elle que nous référerons pour des réclamations de droit, légitimité des usages et primauté culturelle ou territoriale. Chacun n'a pas la même et, pour le coup, nous devons nous interroger à propos de sa subjectivité, de son narcissisme, des hauts et bas intérêts qu'elle sert et, finalement, sur tous les affects qu'elle imprimera à notre sensibilité. L'Histoire d'aujourd'hui, nécessité d'une mondialisation récente, tente tant bien que mal de se démystifier. Il y a crise et réaménagement de l'Histoire. Crise aussi de la conscience de l'historien.

Pour mieux comprendre l'histoire de l'Histoire, nous avons rencontré Gérard Boulet, sociologue et enseignant à l'UQAM, qui a eu à travailler sur l'histoire amérindienne dans un exercice interdisciplinaire avec l'historien Gilles Tremblay.

Tout de go, j'ose suggérer à Gérard Boulet que l'Histoire puisse être trichée et d'abord pour cause de clientélisme. Puisque, dans notre province, les livres d'Histoire doivent d'abord obéir à des motifs de gouvernement, servi par un cartel d'éditeurs qui veulent être accrédités, agréés, on imagine mal, en pleine période de *départagement* des litiges historiques, qu'un historien n'ait pas à montrer patte blanche plutôt que de se voir accorder carte blanche. Mais, à mes suggestives incitations, le sociologue croit bon d'opérer d'abord un examen de notre civilisation et de ses concepts. Il dit: «Donc, poser la question de l'Histoire, c'est déjà un grand défi, ça relève d'une épistémologie, d'une façon de penser le monde, typique de notre civilisation, de ce qu'on a appelé la modernité. Cette modernité s'ouvrirait quelque part autour du XIX^e siècle avec des acteurs comme Hegel, Kant et d'autres. Ils se posent la question: 'Y a-t-il un sens à l'Histoire? Est-ce que l'Histoire ne serait constituée que de séries d'événements qu'il n'y aurait qu'à répertorier ou à décrire, ou est-ce qu'on ne peut croire ou assigner un sens, une direction, à l'Histoire?' Or, cette question, en soi, est typique d'une civilisation qui ne vit pas simplement sa présence au monde, l'immédiateté de l'être et de la conscience, car elle a tué les dieux comme mode de transcendance. Des dieux qui *construisent* les sociétés qui se suffisent à elles-mêmes, les sociétés que Lévi-Strauss baptise 'les sociétés à temps long', dans lesquelles il y a peu de transformations, qui vivent l'immédiateté du présent, sans que se pose la question de ce qu'on devient, où on s'en va.

«Nous, on s'est donc créé d'autres modes de transcendance et cela a ouvert des espaces de questionnement que n'ont pas ces sociétés au temps long. C'est le pourquoi de l'épistémologie, de l'épistémé moderne. S'il y a un sens à l'Histoire, il obéit à une logique, à une dynamique, ce que les modernes appelleront la *logique diachronique de l'Histoire*. Il s'agit de comprendre au niveau logique, successivement, ce qui s'est passé, ce qui va se passer. Cela a ouvert toutes sortes de débats sur les cycles, les périodisations, les seuils et les bifurcations de l'Histoire. Quelles en sont les forces assantes?»

Si la première réponse de Gérard Boulet nous avait entraînés dans une bifurcation eu égard à ma question plus immédiate, elle avait à tout le moins le mérite de m'éclairer à propos des caractéristiques de l'Histoire et du travail de l'historien: il s'agit de cerner un sens que nous nourrissons de toutes nos subjectivités.

L'a priori de l'historien

On aurait tout le temps de passer aux interrogations plus *locales*, de pénétrer, comme Gérard Boulet y tenait, le sens de la tricherie que j'avais subodoré plus à portée. Je me rabattis sur les motivations du travail de l'historien.

«Nous, dans notre civilisation, on s'est payé des spécialistes. Avec comme nécessité de tout penser ensemble! Notre civilisation, qui est prométhéenne, s'est fabriqué des outils pour remplacer les dieux. L'État est prométhéen, la technologie, le marché comme institution, qui canalise les énergies vers l'utile ou le soi-disant productif. C'est une machinerie [il n'a pas dit machination] qui permet d'orienter la pensée de la réalité.

«Pour ces fins, on s'est payé des spécialistes, ce que Weber appelle des bureaucrates spécialisés ou

des intellectuels de carrière qui ont à réfléchir sur le devenir de nos sociétés et, éventuellement, avec les anthropologues, sur le devenir des autres. Ça nous a ouvert, ça aussi, nombre de débats sur l'identité culturelle, sur notre identité ou sur celles d'autres civilisations autour de nous. C'est déjà important de concevoir cela. Ce qui nous ramène aux subjectivités.

«Prenons l'exemple des civilisations amérindiennes. Ces sociétés n'avaient pas de devenir comme on l'entend. Elles avaient des institutions qui leur permettaient un développement, mais pas dans le sens que nous lui donnons. Changements et transformations n'advenaient pas selon notre sens à nous. Parce que, pour nous, le changement est toujours dans un sens évolutif. Quoique notre société a voulu remplacer les dieux, se doter d'outils pour remplacer Dieu, tout nous mène vers Dieu. On se doit de construire le paradis sur terre.

«Histoire prométhéenne. Toute la vision d'Hegel est en fonction de ça. L'histoire des Russes, des Français, des Américains, des Allemands, qui, chacun à leur époque, ont été les promoteurs de la liberté, de l'individualité transcendante, de la raison universelle, etc., de grandes fonctions prométhéennes! Et on croit à ça. On croit devoir arriver à réaliser le paradis terrestre! Dans l'absolu, est-ce valable? C'est un faux débat, notre civilisation est ce qu'elle est.»

Par dessus l'épaule des autres

Ici, je profite d'une pause, d'un moment de souffler, pour réintroduire ma petite question de la tricherie, même obligatoire, faite à l'Histoire d'ici pour des motifs qui pourraient, somme toute, être fort honorables. Et tant qu'à faire, ne décèle-t-on pas dans nos façons d'historiser un indéniable plagiat?

Gérard Boulet n'aime pas. Il est contre les faux procès. Il me rétorque: «Parler de plagiat est un faux problème! Pour qu'il y ait des copies, il faut des originaux. Or, il n'y a pas d'originaux ici. Tous pensent à travers un mode de civilisation. Puisqu'on arrive dans l'Histoire après les autres en terme de temporalité, on pourrait trop facilement désigner un plagiat. Autre faux problème! Puisque nous partageons les mêmes modes de pensée. Les différences sont mineures et locales, ... conjoncturelles. Culturellement, si on parle de civilisation, nous, en Amérique du Nord comme en Europe, structurellement, nous partageons des dispositions fondamentales.

«Nous, on réinterprète tous les documents, toutes les archives. Tout ce qui traite de l'Histoire est évalué en fonction d'une optique. Avec cette interprétation, on cherche à améliorer notre sort, à construire une société soi-disant meilleure, à ne pas répéter les erreurs du passé. Tout cela est sous-jacent même si ça ne vient pas immédiatement à l'esprit des gens s'adonnant au répertoriage.

«Oui, ça triche, mais ça ne peut faire autrement que tricher. Supposer que ça ne tricherait pas relève d'un idéalisme romantique. Et qui ne voudrait rien dire! On pense à travers certaines dispositions de pensée et on ne peut en déroger. On interprète. Notre conscience est écartelée entre un passé, une mort affective, comme dirait Proust, et un avenir anticipable. On pense toujours à notre propre devenir. La vérité vraie, le moment présent, nous reste inaccessible.»



Photo inédite de la campagne électorale d'avril 1970. On reconnaît, à gauche, à l'avant-plan, Jacques Guay; assis, à gauche de ce dernier, Pierre Saint-Germain; et Jean Doré, derrière René Lévesque.

Histoire antérieure? Préhistoire?

Nous reviendrons plus tard à ces questionnements urticants. Gérard Boulet a tout de même un dada et c'est une autre histoire. Il étudie les civilisations amérindiennes d'Amérique du Nord et c'est là la subsistance d'une mémoire intraductible ou incompatible pour l'esprit prométhéen. Comment s'y retrouve-t-il?

«Les sociétés amérindiennes vivent un moment présent, des transcendances absolues. Alors, les dieux vivent dans une cosmologie globale avec les hommes. Tout se lie dans un genre d'immédiateté de l'être. Elles peuvent écrire une histoire qui différera de la nôtre fondamentalement. C'est vrai tant que ces sociétés ne sont pas détruites ou infiltrées par notre sens de la société. Leur Histoire, nous la qualifierons de mythologique, dans le sens qu'une série de textes vont permettre la reproduction à l'infini de cette société-là, que les textes soient oraux ou écrits.

«Au lieu de s'intégrer, on s'initie. Une fois initié, on reproduit perpétuellement les rites et les traditions durant des millénaires. Notre regard sur ces sociétés-là est forcément destructeur. Il l'a été en termes prométhéens, les machines, la technologie, etc.. Il l'a été aussi

en termes idéologiques, identitaires. On l'a brisée, cette société, par la primauté du passé et de l'avenir sur le présent. Les Amérindiens ont été embarqués dans une aventure qui est la nôtre, pour le meilleur ou pour le pire, bien entendu.»

Un ministère de l'Histoire?

Je vous passe les considérations de Gérard Boulet sur nos rapports marchands (Marx), sur Husserl ou sur Sartre. Il faut écouter. Mais il en ressort que l'Histoire jongle avec les hypothèses et qu'elle ne sait plus à quel sens se vouer. D'où l'expectative des traiteurs. L'Histoire moderne est un building aux multiples étages sans compter les encoignures des pièces. Le ministère de l'Éducation joue donc ici, dans ce domaine, les pompiers obsédés de *Fahrenheit 451*, circonvenant à tâtons une matière instable, irradiante et se prêtant à tous les délires.

Gérard Boulet en dit: «Le Ministère protège des valeurs qui sont celles de notre société: l'autonomie, les droits individuels, la sphère du privé et même l'État, l'importance de l'État. On veut un interlocuteur, un représentant légitime, qui va se brancher sur toute la lo-

Sous la dir. de Nive Voisine **HISTOIRE DU CATHOLICISME QUÉBÉCOIS T. 2, RÉVEIL ET CONSOLIDATION (1840-1898)** Boréal, 1991, 507 p.; 29,95 \$

La spécificité québécoise, si elle est généralement reconnue, demeure difficile à saisir. Par contre, le catholicisme, qu'on le veuille ou non, est certainement le trait le plus distinctif de cette société québécoise du XIX^e siècle, ce qui ajoute à l'importance de faire l'*Histoire du catholicisme québécois*, initiative de l'historien et professeur en théologie Nive Voisine.

Deuxième tome d'une étude qui en comptera cinq, *Réveil et consolidation* commence au lendemain de la rébellion des Patriotes et de la promulgation du Canada-Uni en 1840, pour s'arrêter avec l'entrée du Québec dans le XX^e siècle, soit en 1898. La première période, pendant laquelle le Québec fut décrété province ecclésiastique, est très fortement marquée par la ferveur inlassable de Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal pendant presque quarante ans, dont les visites en Europe ont suscité la venue de prédicateurs et de nombreuses congrégations religieuses sur le sol québécois. Au cours de ce règne, l'enseignement est pris en charge par l'Église à qui revient la fondation de l'Université Laval en 1852. Par son ultramontanisme rigoureux et sa soumission inconditionnelle à l'autorité papale, Mgr Bourget fait de Montréal la «Rome» canadienne. Un exemple: la cathédrale Marie-Reine-du-Monde est une réplique de Saint-Pierre-de-Rome.

La seconde période, de 1870 à 1898, en est une de consolidation. Le nombre de diocèses passe de cinq à neuf à la suite de l'implantation de l'archidiocèse de Ottawa. Grâce à l'organisation en paroisses des régions éloignées, grâce aussi au pouvoir croissant du clergé sur

la scène politique, le corps ecclésiastique s'agrandit et se hiérarchise de plus en plus. La religion devient un style de vie. Pratiques obligatoires et dévotions occupent une place prépondérante dans le quotidien des Canadiens français. De surcroît, le clergé a mainmise sur toutes les manifestations culturelles.

Malgré cela, à l'aube du XX^e siècle, l'Église «est-elle bien préparée à affronter les réalités de l'urbanisation et de l'industrialisation»? Une épopée religieuse dont on attend impatiemment la suite. ●

Philip Wickham

Le collectif Clio **L'HISTOIRE DES FEMMES AU QUÉBEC DEPUIS QUATRE SIÈCLES** Le Jour, 1992, 646 p.; 34,95 \$

La commémoration du 50^e anniversaire du droit de vote des femmes au Québec motive la réédition et la mise à jour d'un ouvrage vieux d'une décennie dont, du coup, on modifie le découpage pour tenir compte des années 1979 à 1990. Heureuse initiative, car, non seulement la mémoire est-elle une faculté qui oublie, mais parmi les fillettes de 1960, maintenant adultes, plusieurs ignorent les luttes relativement récentes sous-jacentes aux libertés dont elles bénéficient. Surtout, les manuels présentent rarement l'Histoire sous cet angle. Ainsi, de sèches statistiques sur les fluctuations démographiques, par exemple, deviennent ici une étude méthodique de leurs tenants et aboutissants (prohibition de la contraception et criminalisation de l'avortement, pénurie de denrées et de soins, etc.).

Inévitablement lacunaire, ce défrichage, qui se fait sans discrimination de race, de langue, de culture, donne un aperçu du quotidien de celles qui, pendant longtemps, ont fait partie de la société sans vraiment y prendre part, dont les aspirations furent largement mo-

gique de l'État. Du policier du coin de la rue jusqu'au représentant de l'État, c'est un tout cohérent. Il s'agit d'un vaste dispositif pour assurer l'intégration et la régulation sociales, pour assurer la perpétuation de la construction générale de la société et sa régulation. Cela n'étant jamais assuré d'emblée, il faut donc des outils pour l'assurer.

«Alors, les valeurs d'un ministère... Il protège les valeurs acceptées. Il les crée même. Il en est l'auteur. Et ce que les ministères protègent, c'est justement le sujet, avec tous ses droits, son autonomie de conscience...

«On ne peut pas supposer qu'il existe un point de vue objectif dans l'absolu. Ainsi notre gestion de la violence, notre conception de la justice est judéo-chrétienne. On peut la trouver bonne. On la trouve bonne puisque c'est la nôtre. Avant, on n'avait que le point de vue du *persécuteur* dans l'Histoire et, maintenant, apparaît le point de vue du *persécuté*. Civilisation judéo-chrétienne!

«Pour ce qui est des historiens, c'est sûr qu'il existe un noyau dur d'historiens qu'on retrouvera surtout dans l'enseignement inférieur, rigoristes et très conservateurs. Ils n'ont jamais fait que préserver les mêmes valeurs. Il est bon de consulter ailleurs.

«Le philosophe influencera le travail de l'historien. Déjà Husserl ou Hegel sont de grande influence. Cela forcera l'historien à concevoir qu'il n'y a pas qu'un type de raison. Ici comme ailleurs, une certaine philosophie remet tellement en question les valeurs des écoles qu'il y aura influence. Mais il y a peu de dialogue. Mais, que ce soit l'historiographie allemande, un certain formalisme français ou l'École des Annales, toutes ces écoles ont été bouleversées par Lévi-Strauss, par Foucault, comme elles l'avaient été par Marx. Mais, il est vrai que, dans l'ensemble, les historiens n'ont pas une grande connaissance de la philosophie.»

On le voit, si la question est simple, la réponse est éminemment complexe, méandreuse, aléatoire. Il ne s'agit pas d'une rixe. Le débat ouvre nombre de possibilités, offre des nuances, des ouvertures. Après tout, les problématiques historiques du Québec ne hâtent pas les conclusions. Gérard Boulet parlerait peut-être de lacunes à combler. ■

*Propos recueillis par
Jean Lefebvre*

dulées par des facteurs à cent lieues de la volonté individuelle (mariage de raison, abandon de l'enfant illégitime). Le «décodage», résolument objectif, a le mérite de rendre compte de trop réels ratés de la solidarité sororale. Enfin, force est de constater que l'unisson des points de vue laisse poindre des propos moins impartiaux qui ne sapent toutefois pas la crédibilité de la démarche, puisque l'impact dépend, pour une part, de la sensibilité de la lectrice.

En somme, le collectif Clio parle haut et clair de sujets autrefois chuchotés, raconte l'Histoire et non des histoires. Il s'adresse donc aussi aux lecteurs. D'ailleurs, la page de couverture ne fond-elle pas le rose et le... bleu? ●

Linda Fortin

Brigitte Purkhardt
LA CHASSE-GALERIE
DE LA LÉGENDE AU MYTHE
XYZ, 1992, 201 p.; 19,95 \$

Au delà du caractère particulier d'une légende, c'est la permanence et la mutation du matériau légendaire que donne à saisir l'étude de Brigitte Purkhardt. De la meute démoniaque du sieur Gallery aux récits d'Honoré Beaugrand et de Damase Potvin, la légende dévoile des traits immuables: éloignement, interdiction et transgression, mais chaque légende incarne ces dimensions d'une manière qui lui est propre.

Pour le lecteur, l'étude de Brigitte Purkhardt comporte un double intérêt: en plus de découvrir les mécanismes internes d'une légende populaire, d'en reconnaître l'origine et de suivre son développement à travers les narrations successives, il doit se familiariser avec la terminologie de l'auteure. À cet égard, il participe à un second travail, celui-là d'ordre sémantique et morpho-

logique, qui ajoute au plaisir de lire. A l'opposé de bien des analyses de ce genre, il y a manifestement ici un souci à la fois de style et de précision, de sorte que le lecteur ne se trouve jamais égaré.

La chasse-galerie, apologie de la liberté et de la désobéissance dont le héros-bûcheron triomphe des forêts sauvages, est une légende clé: elle est non seulement la preuve de l'appartenance culturelle des Québécois à la France, mais aussi le sceau de sa distinction. En plongeant au cœur des signes, l'auteure débroussaille les chemins qui conduisent de l'anecdote à la légende puis de la légende au mythe. Lorsque ce long voyage est achevé, la permanence des symboles est assurée.

De ces lectures qui débusquent le sens, qui se veulent alertes et rigoureuses, *La chasse-galerie, De la légende au mythe* est un ouvrage charnière dans l'exercice de discernement d'un peuple à l'égard de son identité: plus on est distinct et plus on est semblable et, par extension, différent et viable. ●

Ivan Bielinski

Yves Landry
ORPHELINES EN FRANCE
ET PIONNIÈRES AU CANADA
LES FILLES DU ROI AU XVII^e SIÈCLE
Leméac, 1992, 434 p.; 39,95 \$

Décriées par le baron de Lahontan pour leurs mœurs légères, idéalisées par d'autres historiens comme des femmes d'une moralité exemplaire, les «Filles du roi» offrent encore aujourd'hui un visage équivoque. Et c'est précisément pour rétablir un éclairage juste et objectif sur ces immigrantes qu'Yves Landry a entrepris son ouvrage, dénué de parti pris idéologique ou nationaliste. Faisant le point sur le sujet à l'aide d'une documentation impressionnante, l'auteur retrace les origines de ces or-

phelines de France et précise leur contribution à l'essor démographique de la colonie. On y apprend notamment qu'elles se mariaient en moyenne à l'âge de vingt-trois ans après de brèves fréquentations, épousaient de préférence des notables ou des nantis, mettaient au monde un peu moins d'enfants que leurs consœurs établies dans la colonie, mais bénéficiaient en revanche d'une longévité supérieure à la majorité des Canadiennes. Statistiques à l'appui, l'auteur révèle avec exactitude les conditions difficiles qui étaient le lot des femmes de l'époque. Dans le répertoire biographique qui figure en annexe, on retrouve un article pour chacune des sept cent soixante-dix pupilles royales dans lequel sont consignées les dates importantes de leur vie.

Les historiens et les sociologues trouveront dans cette étude une mine de renseignements inestimables sur les coutumes matrimoniales en Nouvelle-France. Les recherches d'Yves Landry pourront également être utiles aux lecteurs curieux de leurs racines généalogiques. Elles ont le mérite en outre de tirer de l'oubli quantité de femmes effacées, et pour la plupart analphabètes, dont peu de documents font état. Conçu à partir d'une thèse de doctorat et illustré de multiples tableaux, l'ouvrage, d'une rigueur toute scientifique, risque peut-être de décevoir le public friand d'anecdotes piquantes. En effet, l'auteur se montre plutôt chiche de détails sur la personnalité des nouvelles arrivantes ainsi que sur leur vie familiale. Cantonné dans une perspective essentiellement démographique, le livre ne constitue pas à proprement parler le portrait d'un groupe social, pas plus qu'il ne raconte l'histoire des « Filles du roi », qui reste donc à faire. ●

Marie-Christine Pioffet

Marcel Bellavance
LE QUÉBEC ET LA CONFÉDÉRATION:
UN CHOIX LIBRE?
LE CLERGÉ ET
LA CONSTITUTION DE 1867
Septentrion, 1992, 214 p.; 20 \$

En ces temps de grisaille constitutionnelle, il n'est peut-être pas inutile de tenter de se rafraîchir la mémoire collective en plantant, le temps d'un livre, le décor qui a vu se jouer l'adhésion du Québec à une certaine confédération. Résultat d'une recherche dont on ne saurait mettre le sérieux en doute, le livre de Marcel Bellavance fait la démonstration du rôle joué par le clergé tout au long du processus qui devait conduire tout droit le Québec dans le giron constitutionnel et le mettre à l'abri d'une annexion appréhendée aux États-Unis. On comprendra le rôle très actif joué par le clergé à la lumière des idées véhiculées par les libéraux, adversaires de la nouvelle constitution, pour qui il était impérieux de dissocier pouvoir terrestre et autorité divine et de faire circuler les idées démocratiques mises en avant par les voisins américains. Les moyens mis en œuvre pour faire échec à certaines formes de libéralisme jugées menaçantes pour l'ordre en place ont de quoi étonner. Que l'on assiste à l'intervention de prélats accourus au front pour vanter les mérites de l'entente constitutionnelle et en pourfendre les détracteurs, ou que l'on soit instruit des pressions exercées sur les électeurs du haut de la chaire ou dans l'obscurité du confessionnal, les mœurs

électorales de l'époque font sourire et laissent songeur. Si l'on s'avise du poids de l'influence du clergé à l'époque, on adhérera sans peine à la thèse que défend l'auteur. La démonstration s'agrément de quelques illustrations de procédés peu catholiques utilisés par les défenseurs d'un état de chose appelé à maintenir les acquis d'une minorité influente et dépositaire d'une vérité homologuée à Rome: l'encyclique *Quanta Cura* proclamée par Pie IX en 1864 affirmait la suprématie de l'Église sur l'État. De là, le clergé se croira autorisé à museler la presse qui se mettait au service d'une idéologie «dangereuse» et génératrice de changements sociaux. Il ressort de cette enquête historique que le clergé a cherché sciemment à provoquer l'adhésion au nouveau régime en faisant intervenir les valeurs religieuses et qu'il n'a pas lésiné sur les moyens de pression visant à faire chez les électeurs, étonnamment peu nombreux, de l'assentiment à l'accord un devoir de conscience.

L'ouvrage renferme des données sur l'activité socio-économique de l'époque et établit une distinction éclairante entre le pays réel et le pays légal. Pour en savoir plus long sur la lutte que se livrèrent les «Rouges» et le clergé, il y a 125 ans. ●

Pierre Carpentier

Gilles Gallichan
LIVRE ET POLITIQUE
AU BAS-CANADA
1791 - 1849
Septentrion, 1991, 519 p.; 35 \$

Gilles Gallichan est bibliothécaire de référence à l'Assemblée nationale et si son zèle de documentaliste est égal à la minutieuse annotation qui enrichit ce livre, les historiens peuvent être rassurés, notre histoire sera bien archivée. Cet ouvrage demande une lecture patiente (les treize chapitres ont en moyenne cent dix notes) mais d'autant plus enrichissante du fait que les œuvres citées par l'auteur proviennent des divers horizons intellectuels, politique, économique et culturel, qui ont façonné notre histoire. Centrée sur la bibliothèque du Parlement et son rôle dans les débats politiques, cette étude illustre la «conquête intellectuelle» du domaine parlementaire par les Canadiens français.

Il s'agit d'une belle démonstration de l'importance sociale et politique du matériau principal des lettrés modernes: le livre. Gilles Gallichan propose une étude fort intéressante des collections des bibliothèques parlementaires (Chambre d'assemblée et Conseil législatif du Bas-Canada), jusqu'à l'incendie de 1849, et démontre l'existence d'un synchronisme des débats canadiens et européens autour d'une nouvelle philosophie politique et économique: goût pour la démocratie et les droits fondamentaux, contrôle du droit civil, etc. Cette étude offre de surcroît un éclairage important sur la culture littéraire et philosophique des principaux artisans du discours nationaliste et des parlementaires qui son devenus soit des écrivains, soit des maîtres pour de jeunes professionnels, écrivains en devenir.

Des enjeux idéologiques de la diffusion aux contraintes éditoriales de la publication, cette histoire des rapports entre le marché du livre et la vie parlementaire présente un portrait essentiel des ententes et des conflits qui ont fabriqué l'espace culturel du Québec au XIX^e siècle. ●

Claude Lamy

Michel Lessard
QUÉBEC, VILLE DU PATRIMOINE
MONDIAL IMAGES OUBLIÉES
DE LA VIE QUOTIDIENNE 1858-1914
L'Homme, 1992, 256 p.; 49,95 \$

Il y a seulement une vingtaine d'années, les publications illustrées sur le Québec — et à plus forte raison sur Québec, la ville — n'étaient pas très florissantes. Quant aux monographies illustrées sur la culture matérielle, l'habitat, la vie quotidienne, etc., elles étaient encore plus rares. C'est à ce moment-là que Michel Lessard s'est fait connaître avec son *Encyclopédie des antiquités du Québec*, publiée à grand tirage par les éditions de l'Homme. Sept ouvrages et deux décennies plus tard, nous lui devons un imposant *Québec, ville du patrimoine mondial*.

Ce livre d'images est le fruit du travail d'un historien, ou d'abord d'un amoureux de Québec et de la photographie ancienne (ce qu'il avait déjà montré, notamment, avec *Les Livernois photographes, Québec*, publié chez Québec agenda en 1987). Pour l'apprécier, il faut donc s'intéresser à la fois à l'Histoire et à l'histoire de la photographie, avec ses gaucheries et ses émerveillements. L'ouvrage est indissociablement lié aux deux domaines: le non-spécialiste découvre, à cru, le visage de Québec du milieu du XIX^e siècle jusqu'à la première guerre mondiale et, par cette saisie locale du réel, les premières photographies avec leurs longues profondeurs de champ, patiemment nées sur un support à l'émulsion lente, au grain serré.

Ces «images oubliées de la vie quotidienne 1858-1914» révèlent donc un peu de l'âme de la Vieille Capitale à travers l'environnement, le tissu urbain, son visage social, industriel, culturel et cultuel. Pourquoi cette période? Sans doute parce que, avant, la photographie en était à ses balbutiements et, après, elle est déjà connue de tous, familière et répandue.

Le premier chapitre, qui reprend le titre de l'ouvrage, aurait pu s'intituler «Québec, ville de photographies», car le texte y est exclusivement consacré aux prises de vue sur Québec et à la fascination que la ville exerce sur les photographes. Suivent des sections consacrées à l'architecture, au sacré, à la vie militaire, industrielle. Il est clos par un panorama des environs à l'époque. Là encore, tous les textes traitent de ces aspects comme ils ont été perçus ou traités par la photographie et servent d'introduction, ou d'initiation, aux événements et tendances du temps.

De ce point de vue, on pourrait également considérer l'ouvrage comme un apport à la didactique de l'Histoire: de brèves introductions thématiques, avec quelques rappels événementiels, et une masse de documents d'époque y prennent place sans autre forme de procès. Autrement dit, le matériel iconographique, ici, plus qu'une illustration, constitue le discours. Nous pouvons fort bien imaginer une classe où le professeur livrerait d'abord ces témoignages de première main avant de les mettre en perspective: «Alors, qui remarque les vêtements? la lumière? l'entretien des rues?».

Le livre de Michel Lessard, professeur à l'Université du Québec à Montréal, s'inscrit donc, volontairement ou non, dans l'actuelle tendance d'une réappropriation de l'Histoire à travers le vécu quotidien. Rappelons-nous la monumentale *Histoire de la vie quo-*

tidienne, l'*Histoire des mœurs*, ou des monographies très sélectives du genre *Les carnets de cuisine de Maupassant*, de Proust, etc., tous des ouvrages de haute tenue et parfaitement accessibles aux amateurs.

Québec, ville du patrimoine mondial est un recueil précieux d'images souvent remarquables par leur composition, leur sens plastique ou leur finesse psychologique. Toutefois, il aurait fallu viser un cran au-dessus dans la qualité de la photogravure et de l'impression pour obtenir des clichés moins gris qui ne rendent pas justice aux documents reproduits. De la même façon que la trame trop apparente du début, en belle page, est étonnante pour un livre de ce niveau et de cette qualité (l'ordinateur!). Il demeure que c'est là un recueil troublant sur la cité de Champlain. ●

Pierre Tétu

Christine Brouillet
MARIE LAFLAMME, T. 2
NOUVELLE-FRANCE
Denoël / Lacombe, 1992,
383 p.; 24,95 \$

C'est dans le Québec de 1663, entre la rue Sault-au-Matlot, la rue Saint-Louis et l'Hôtel-Dieu, que se poursuivent, après l'épisode français (tome I), les tribulations de Marie Laflamme qui n'a rien perdu de son charme piquant et de son entêtement. Elle tente d'effacer les traces de son passé et s'enferme dans des histoires contradictoires, mais la ville est encore trop petite pour que l'on boude de précieux talents et Marie travaillera quelque temps comme aide-soignante avant d'entrer au service d'une noble crapule. Elle rencontre Mère Marie de l'Incarnation, toujours en butte aux tracasseries de Monseigneur de Laval, et Jeanne Mance, hantée par son projet d'hôpital dans une Ville-Marie meurtrie par les attaques iroquoises. En marge d'une vie bien réglée par une religion omniprésente, elle découvre un monde nouveau qui attire de plus en plus de colons vers les bois, les grands espaces, la liberté des «sauvages»... et les charmes, fort prisés, des femmes aux mœurs assez libres.

Christine Brouillet manie avec souplesse une solide trame historique, sans jamais s'embarasser de fastidieuses descriptions: elle plante son cadre tout naturellement, au gré d'une plume qui court et rebondit sans cesse. Il suffit qu'une Guillemette Couillard bâtisse sa maison près du couvent des Hospitalières ou qu'un Lamontagne s'installe au beau milieu de la pente abrupte du Cap pour que surgisse déjà une anecdote historique autour des lieux. Habitée également aux rouages du genre policier, Christine Brouillet développe, entre Paris et Québec, plusieurs histoires parallèles en multipliant les intrigues. Alors qu'il assiste à la naissance d'un pays entièrement neuf, forgé par la rencontre de deux civilisations millénaires et d'un immense espace sauvage à défricher, le lecteur voit se profiler les problèmes d'un marché naissant entre l'Europe et l'Amérique, et passe, d'un chapitre à l'autre, des persécutions, vols et rapines habituels au vieux continent aux premiers meurtres, chantages, et trafics d'une ville en train de naître... C'est enlevé, et on en redemande déjà. Si seulement l'Histoire pouvait s'écrire aussi vite qu'elle se lit... ●

Catherine Lachausnée